

LES LETTRES

André Gide

Retour de l'U. R. S. S. (Gallimard)

ON se souvient du retentissement qu'eut dans les milieux littéraires l'adhésion de M. André Gide au communisme. Retentissement légitime, car l'auteur des *Nourritures terrestres* est, sans aucune espèce de doute, l'un des premiers écrivains de notre temps, l'un de ceux qui ont le plus influencé nombre de jeunes esprits pour lesquels il est un confesseur et un briseur de liens, un prêcheur de révolte, quelque chose comme un serviteur du Malin : c'est, du moins, l'accusation que portent sur lui certains écrivains catholiques de la valeur d'Henri Massis. D'autres, comme M. François Mauriac, refusent de le juger avec cette sévérité par reconnaissance pour les enchantements qu'ils doivent à son art. Peut-être gardent-ils, au fond d'eux-mêmes, cette conviction, qui est la nôtre, que M. Gide a conservé une âme religieuse à travers toutes ses expériences.

C'est que nous avons pris souvent pour de la curiosité, pour du dilettantisme, les recherches du moraliste en différents sens, alors qu'il fallait y voir besoin de sincérité et soif de vérité. Nous devons dire de lui qu'il est, avant tout, un homme de bonne foi. Lorsque, il y a trois ans, M. André Gide adhéra au communisme, il le fit dans un acte d'amour, porté par une grande espérance. Il attendait de l'expérience tentée là-bas un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière : il attachait — ce sont ses propres paroles — au destin de l'U. R. S. S. « l'avenir même de la culture » ; aujourd'hui, M. André Gide doute de cet élan et ne croit plus à ce destin et il le dit au retour d'un voyage en Russie. Ses paroles ont la même franchise, la même sincérité qu'à son départ. Les constatations qu'il a faites durant sa tournée de propagande ne manqueront pas de frapper les intellectuels qui avaient entrevu, comme lui, dans la patrie des Soviets, le seuil de la terre promise. Si M. André Gide était l'homme d'un parti politique, on pourrait douter de ses découvertes : mais nous sommes en présence d'un écrivain qui dit la vérité et que cette vérité déchire parce qu'elle se réduit à une poignée de cendres froides. Non que M. André Gide songe à renier son idéal : il s'y cramponne, au contraire, ce qui rend plus poignante encore sa désillusion.

Que reproche-t-il donc à l'U. R. S. S. pour en revenir aussi désabusé ? C'est précisément, pourrait-il répondre, d'avoir été abusé par ses guides, qui n'ont voulu lui montrer que des réussites, que des succès, en cachant soigneusement ce qui ne devait pas être vu et dit. Or, à côté d'une maison de repos pour ouvriers, mineurs et d'un campement d'enfants où il a été saisi par une émotion à la fois profonde et simple, où il a senti passer un vrai souffle de fraternité humaine, M. André Gide s'est trouvé mêlé à une population sans joie, pauvre et résignée, réduite à piétiner pendant des heures devant des magasins quasi vides ou pourvus de marchandises d'une affreuse laideur. Tout l'entrain, tout le plaisir de vivre se sont retirés de la plupart des hommes qui, n'ayant plus d'initiative ni de liberté, travaillent sans goût, au ralenti, tels des prisonniers. M. André Gide en arrive à regretter nos petits commerçants ingénieux, habiles, cherchant, par l'originalité de leurs vitrines et la diversité de leurs produits, à retenir l'attention du passant, à le forcer d'acheter quand il n'en a point envie.

Mais que devient, dans ce nivellement général, la culture de l'esprit, mise en péril par les dictatures et qui devait être sauvée

par la Russie soviétique ? Sur ce point encore, M. André Gide répond avec la plus entière franchise. Certes, il a rencontré nombre d'écrivains au cœur et au talent généreux, mais cœur et talent, note-t-il, sont au service d'une dictature qui, semblable à toutes les autres, détruit l'essor de l'art, qui a besoin, comme l'oiseau pour vivre, d'espace et d'air libre. M. André Gide a fait également cette remarque à propos de la jeunesse soviétique, que sa culture a pour cause et pour but la plus immédiate utilité : ainsi, garçons et filles délaissent complètement le français pour l'allemand et l'anglais, seules langues qui peuvent, selon eux, leur servir.

Enfin, ce qui a proprement ahuri M. Gide, c'est l'orgueil incommensurable dont font preuve ces jeunes cerveaux, enivrés par le vin d'une science toute neuve, qui se croient sincèrement à la tête d'un univers, lequel, la Russie soviétique mise à part, est un univers de cruauté et d'ignorance. Lorsque M. André Gide affirma devant eux qu'en France nous possédions depuis longtemps des jardins d'enfants, des tramways, des autobus, que Paris avait son métro, ses paroles furent reçues par des haussements d'épaules et des sourires sceptiques. Pouvaient-ils croire les Français ? « Ils sont tellement blagueurs. » C'est, reconnaissons-le, la renommée que nous avons partout. Pourtant, il n'est pas de peuple qui prenne plus au sérieux les vérités les plus contestables. Cette blague existe, hélas ! Seulement, les Français la met dans ses sentiments, jamais dans ses idées, ce qu'aucun étranger ne saurait comprendre.

Ces constatations attristent et déçoivent André Gide, mais ce ne sont pas celles qui lui portent le coup le plus grave. Il faut se souvenir, comme nous l'avons dit, que le grand écrivain non conformiste est resté un chrétien pénétré de l'esprit évangélique. C'est un pasteur sans la foi et l'on en trouve la preuve dans ses *Pages de journal*, où l'on peut lire : « C'est de la trahison du christianisme qu'est né le communisme », et, plus loin : « Le communisme n'aurait pas eu de raison d'être si le christianisme n'avait pas failli. » Un jeune critique, M. Maurice Sachs, vient nous rappeler fort à propos ces paroles dans une curieuse et vivante étude sur André Gide. Ces paroles n'expliquent pas le communisme, qui est né de l'évangile de Karl Marx et non de l'évangile du Christ. Mais elles expliquent le désespoir du pèlerin communiste. Il a été gravement touché dans son besoin de fraternité et d'amour universel.

C'est qu'en Russie soviétique, à la place de la terre promise, il a vu un monde dur et glacé où règne l'inégalité, le goût du lucre et le manque de charité. « Comment ne pas être choqué, s'écrie-t-il, par le mépris ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté » marquent à l'égard des inférieurs, des domestiques, des manœuvres, des « hommes et femmes de journée » et j'allais dire : des pauvres. Il n'y a plus de classes en U. R. S. S. C'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop ; beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même, plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S. » Comme on le voit, le Retour d'André Gide, est le récit d'une déception et non d'un reniement ; c'est le cri d'un cœur sincère et juste qui ne veut mentir ni à lui-même ni aux autres hommes. C'est pour cela que ce cri